

Gérald Godin : poète, éditeur et « prisonnier de guerre »

Gérard Fabre

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, G. (2013). Gérald Godin : poète, éditeur et « prisonnier de guerre ». *Spirale*, (246), 35–37.

fois, par les transformations de la conjoncture. Initialement conçu comme une lutte pour la gratuité scolaire — objectif central du mouvement étudiant des années 1960 —, leur combat allait bientôt se métamorphoser en critique globale et en refus radical du type de société dont cet enjeu est un révélateur. Certains anciens de la revue, dont Laurent Girouard, Gérald McKenzie et Jean-Marc Pottle, parmi d'autres, l'ont bien vu, rejoignant le mouvement et y retrouvant « *l'esprit frappeur* », pour reprendre l'expression de Victor Hugo, de leurs propres aspirations de jeunesse, réactivées de manière intuitive par une génération qui est ainsi l'héritière d'une revue qui demeure toujours bien vivante. †

1. Pour mieux connaître cette période d'agitation, on pourra se reporter avec profit aux ouvrages récents de Jean-Philippe Warren (*Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 309 p.) et de Sean Mills (*Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, 2011, 360 p.).
2. Sur ce mouvement, se reporter à la contribution de Jules Duchastel, « La contre culture : l'exemple de *Main Mise* », dans *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, Jacques Pelletier (dir.), Montréal, Cahiers du département d'études littéraires de l'UQAM, 1986, p. 61-81. Dans le même livre, on trouvera une analyse de Joël Pourbaix consacrée à « La posture utopiste » de Paul Chamberland au cours de cette période (p. 83-97).
3. On en trouvera une illustration intéressante dans l'article de Gilles Bourque, Michel Pichette, Narcisso Pizzaro et Luc Racine intitulé « Productions culturelles et classes sociales au Québec » (*Parti pris*, vol. 4, n°s 9-12, été 1967, p. 43-75).



Gérald Godin : poète, éditeur et « prisonnier de guerre »

PAR GÉRARD FABRE

*Un vendredi seize
un vendredi de petit matin
un vendredi du tabarnaque
un de ces vendredis
qu'on aimerait mieux être mort
que d'en vivre le quart du bout
dla fin dlaqueue de la centième partie
un de ces vendredis des quatre injustices
des neuf interrogatoires
des quatre cent cinquante arrestations
un vendredi policier
huit par banc
par chars de quarante
un vendredi de porte défoncée
un vendredi tranché épais
un de ces hosties
de vendredis
le cœur étranglé*

*trépané empalé
les dents soudées pour toujours
un de ces jours comme si le métro
nous passait dessus
à la station Berri-Demontigny
un jour sans rien un jour sans cœur
un jour gouvernemental
un jour de machine d'État
un jour d'armée
un jour crotté
un jour de longue mémoire
et de courte justice
un jour des trois colombes
un jour que j'ai
de travers dans le cul
un jour de bulldozer politique
ils arrivèrent chez moi
pour me faire parler*

— Gérald Godin, « Un jour! »

La poésie revêt une importance majeure dans *Parti pris* dès sa fondation et jusqu'à sa disparition. Si l'on s'attache au nombre d'articles publiés dans la revue montréalaise, trois auteurs viennent en tête². Les deux premiers, Paul Chamberland et Pierre Maheu, figurent parmi les fondateurs de la revue. Quant au troisième, Gérald Godin, il

signe une trentaine de contributions de 1964 à 1966. Après avoir évoqué la « Crise à *Parti pris* » en mai 1966, ce poète natif de Trois-Rivières (1938-1994) ne participera plus qu'à un seul numéro, le dernier, celui de l'été 1968 (« La poésie en 1968 : quelques réflexions »). Il reviendra en 1978 sur le « *schisme* » qui a déchiré la rédaction : « *À la fin, la revue*

avait pas mal fait le tour de son jardin, de telle sorte qu'elle était moins ressentie comme une nécessité. Elle ne pouvait que se répéter. C'est dans ce cadre que le schisme est apparu. En effet il y a eu deux Parti pris [...] La tendance "nationalitaire" — nationalisme d'un peuple qui veut se libérer — et la tendance "socialiste internationaliste". Moi j'étais pour la décolonisation d'abord, pour le socialisme ensuite. L'autre groupe considérait la décolonisation comme chose secondaire. [...] La revue est tombée » (« Entrevue de Jean Blouin », *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, L'Hexagone, 1994 [1978]).

En 1980, le compagnon de Pauline Julien devient ministre de René Lévesque et se voit confier, entre 1982 et 1985, la responsabilité de l'application de la Loi 101 ou Charte de la langue française.

Entre Parti pris et le mouvement souverainiste, le poète apparaît ainsi comme l'un des principaux maillons d'un enchaînement historique...

PROFESSION : ÉDITEUR

Auparavant, de 1965 à 1977, Godin assume une tâche capitale en animant les Éditions Parti pris. Il y publie en 1966, dans la collection « Paroles », son recueil *Les cantouques*, emblématique de l'usage du jocal dans la poésie québécoise. Fondée en février 1964, et d'abord dirigée par Laurent Girouard, cette maison d'édition devient l'une des plus marquantes du Québec sous l'impulsion de Godin. Outre l'essai mémorable de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, paru en 1968 dans la collection « Centrentenaire », son catalogue comprend notamment des œuvres de Jacques Ferron, Claude Jasmin, Jacques Renaud, Paul Chamberland, André Major, Raymond Lévesque, Claude Gauvreau, François Hertel, Pierre Vadeboncoeur et Marcel Rioux.

Simultanément, Godin occupe d'autres fonctions prenantes, qui pèsent sur son travail d'éditeur. Ainsi, de 1964 à 1968, il coordonne la recherche et la documentation à *Aujourd'hui*, la plus suivie des émissions télévisées d'affaires publiques de Radio-Canada. Il rejoint, de 1969 à 1974, l'hebdomadaire *Québec-Presse*, qu'il dirige pendant un an. Il donne par la suite un enseignement universitaire à Montréal et à Ottawa.

UN MAILLON DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC

Pour des raisons liées au parcours qui l'a mené à *Parti pris*, Godin est appréhendé le 16 octobre 1970 à son domicile

montréalais de l'avenue Selkirk, puis incarcéré à la prison de Parthenais. Les huit jours passés en milieu carcéral en vertu de la « Loi des mesures de guerre » l'ont définitivement marqué. Dès le 1^{er} novembre 1970, dans les colonnes de *Québec-Presse*, Godin publie un texte portant le titre significatif de « Journal d'un prisonnier de guerre³ ». Tout au long de sa vie, il multipliera en vain les démarches pour faire reconnaître ses droits, poursuivre et condamner les responsables des arrestations.

On peut considérer que l'issue de la crise d'Octobre précipite à la fois la fin de l'espoir révolutionnaire incarné par *Parti pris* et la montée d'un autre courant contestataire, plus réformiste, bientôt appelé à gouverner, et dont Godin se fera l'un des porte-voix en devenant député du Parti québécois en novembre 1976, puis ministre quatre ans plus tard. Entre *Parti pris* et le mouvement souverainiste, le poète apparaît ainsi comme l'un des principaux maillons d'un enchaînement historique qui n'était guère prévisible à l'aube des années 1960 et qui conduira le Parti québécois à exercer le pouvoir.

« UN JOUR » D'OCTOBRE

Intégralement reproduit en épigraphe, « Un jour » est un poème peu connu de Gérald Godin. Il y dénonce la coercition physique dont il a été l'objet durant la crise d'Octobre, et la loi spéciale qui a autorisé l'arrestation sans mandat de quelque cinq cents personnes au motif de leurs opinions indépendantistes. Il fait un tableau sombre de la situation d'alors, mais élève par là même l'écriture poétique au rang de sentinelle symbolique, pour ne pas laisser le dernier mot à l'arbitraire.

« Un jour » traite de ce tournant biographique tout en dressant le tableau clinique d'un corps social en état de dépendance. Il suggère que le jeu démocratique se trouve faussé quand le potentiel créatif incarné par l'écrivain est réduit à l'impuissance.

UNE POÉTIQUE SANS MÉTAPHORES

Une menace plane sur la licence poétique dès lors que l'écrivain devient captif et susceptible de pressions : le poème expose dans sa forme même ce manquement au principe de création. Mais il va plus loin : il fait fi du principe d'espérance qui était encore présent dans le surréalisme. Il y oppose « *le cœur étranglé / trépané empalé / les dents soudées pour toujours* ». Sans affectation, la langue décrit les atteintes provoquées par l'arrestation et l'emprisonnement : le suspect doit être maîtrisé pour que sa voix ne sème plus la discorde. La poétique mise en œuvre se situe aux antipodes des conventions du genre qui vont de l'amour courtois des troubadours aux métaphores de la communion amoureuse.

Au lieu de se prêter à une évocation abstraite, le sujet poétique se voit défini de la façon la plus concrète : sa réalité s'éprouve d'autant plus qu'il est entravé. La langue fait table rase des artefacts hérités des belles-lettres.

Dépouillée de ces oripeaux stylistiques, l'écriture n'est plus tenue de révéler une pensée ineffable ou un objet sublime. La dure réalité s'impose à elle : l'inscription dans le monde social, dans sa vulgarité et sa cruauté, ne peut lui être épargnée.

LA RÉSONANCE D'UN CORPS MIS À NU

« Un jour » décrit un monde souillé, abîmé. L'homme y apparaît à travers ses organes les plus vils et ses déjections. C'est un homme voué à l'empalement et à la trépanation : à souffrir et à être percé, transpercé. Quand il est question du « cœur » c'est sous le joug du privatif « sans », ou suivi de l'adjectif « étranglé » : le cœur, comme une gorge que des mains enserrent, ou une voix empêchée de s'exprimer.

Dans « Un jour », le poète est mis à nu, comme l'a été le prisonnier. C'est déchu qu'il entre en scène. La louange et le pathos ne sont plus de mise. Comme si le métro le déchiquetait « à la station Berri-Dumontigny », un « bulldozer politique » passe sur lui ce « vendredi policier », durant lequel les forces de l'ordre défoncent les portes, au mépris de la justice. Cette intrusion reste « de travers dans le cul », là où l'intimité est pénétrée et violée, où la personne se sent humiliée et broyée.

LE FIN MOT DE L'ÉNIGME

L'énigme des deux derniers vers (« ils arrivèrent chez moi / pour me faire parler ») ne fait que rajouter à la banalisation de l'acte d'écriture. « Parler », telle est bien la fonction de l'écrivain, mais elle ne renvoie plus à l'idée de tribune ou d'agora : elle est détournée, avilie, criminalisée. Le poète est d'autant plus humilié ici que c'est son instrument de travail — sa parole — que les intrus (le pronom personnel « ils », d'autant plus menaçant qu'il ne désigne personne nommément) veulent lui extorquer. Ce détournement porte atteinte à la fonction noble de parler, communément privilégiée au regard d'autres manifestations corporelles, jugées plus triviales. Censé procurer du plaisir par le ciselage, puis l'offrande de son texte, le poète se décrit lui-même comme un objet de vassalisation et de souffrance. Sommé de parler, il n'est plus que l'ombre de lui-même. †

1. Gérald Godin, « Un jour », dans *Ils ne demandaient qu'à brûler : poèmes 1960-1993*, édition revue et augmentée par André Gervais, préface de Réjean Ducharme, Montréal, L'Hexagone, « Rétrospectives », 2001 [1987], p. 274-275.
2. *Index de « Parti pris » (1963-1968)*, établi par les assistants du Centre d'étude des littératures d'expression française de l'Université de Sherbrooke, sous la direction de Joseph Bonenfant, 1975.
3. Repris dans Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, Éditions de l'Hexagone, « Itinéraires », 1994 p. 105-113.



À contretemps

Entretien avec Paul Chamberland

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRARD FABRE

SPIRALE — Revenir sur l'aventure de *Parti pris*, c'est se plonger dans un passé « qu'il faut accepter de voir plus mouvant que le présent et plus incertain que l'avenir », pour reprendre les mots de Pascal Quignard. Cette incertitude du regard rétrospectif, comment l'appréhendez-vous ?

PAUL CHAMBERLAND — Au Québec même, je ne constate guère plus qu'une remémoration nostalgique de « ce temps-là », du moins telle que j'en recueille parfois l'expression dans les propos informels qu'on tient en ma présence. Pareille nostalgie prend généralement comme motif plus large toute l'effervescence, autant culturelle que politique, qui a caractérisé les années 1960, du premier gouvernement Lesage à l'émergence du Parti Québécois ou, en 1970, à la Nuit de la poésie ainsi qu'aux « événements d'Octobre ».

SPIRALE — *Parti pris* s'insère dans le récit de fondation du Québec et fait office de « mythe ». Est-on condamné à une exhumation stérile ? Des échos peuvent-ils se produire, comme, par exemple, dans *Fermaille*, une revue créée par des étudiants de l'UQAM en plein « Printemps érable » ?

PAUL CHAMBERLAND — Des échos, oui, comme on a pu encore en retracer lors du « Printemps étudiant » de 2012. *Parti pris* n'est en somme que l'un des foyers de cette constellation de mouvements émancipateurs des années 1960. Dans le milieu universitaire, on trouve certaines études qui traitent soit du contenu éditorial de la revue, soit des œuvres littéraires d'auteurs de *Parti pris* ou plus ou moins associés à sa mouvance. J'avoue ne m'être guère intéressé à ces travaux, non parce que j'en sous-estimais la valeur, mais parce que,